

La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9^{ME} DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

VOL. 31

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 28 MARS 1896.

No 35

LA MECHE D'OR

—PAR—
PIERRE SALES.

PREMIERE PARTIE

—Suite—

VII

CLAUDE GARANCIER.

—Oui, oui, je veux aller à Asnières. Mademoiselle Julienne Fourmont avait l'habitude de descendre dans le cabinet de son père, à l'heure du déjeuner. Le notaire avait beau lui dire :

—Mais je sais bien qu'il est midi !

—Midi cinq minutes, papa !

—Tu pourrais me faire prévenir par un domestique ...

—Papa, cela me fait plaisir de descendre moi-même pour te chercher.

Ce qui ne faisait aucun plaisir au notaire, c'est que, régulièrement, à midi, Claude Garancier trouvait toujours un prétexte pour pénétrer dans le bureau de son patron. Le notaire grognait ; mais il n'osait rien dire, parce que, ainsi qu'il l'avait expliqué au chef de la sûreté, mademoiselle Julienne Fourmont, sa fille, avait une tête ...

Claude et Julienne échangeaient alors quelques paroles de politesse. Ils s'étaient connus autrefois, aux soirées que donnait le colonel Garancier. Le notaire avait bien déclaré à sa fille qu'elle ne pouvait plus voir Thérèse, devenue une simple ouvrière ; mais il ne pouvait empêcher Claude de saluer sa fille, quand il la rencontrait. Et, ce jour-là, il faisait à peine attention à Claude ; il était enchanté d'être débarrassé de sa fille.

—Oui, c'est cela, avait-il répondu, tu iras avec mademoiselle Angéline. Je vais lui envoyer un mot, pour lui demander de l'accompagner.

Il avait alors remarqué que sa fille faisait un signe à Claude ; il s'était retourné et avait dit :

—Pourquoi êtes-vous là, vous ?

Claude avait répondu avec le plus grand sérieux :

—Je viens vous porter quelques lettres à signer.

—Est-ce que je signe mon courrier à midi, maintenant ?

—Non, Monsieur ; mais, comme j'ai terminé toutes les lettres que vous m'avez données ...

—Bon, bon ! Vous me présenterez cela ce soir. Allez !

Claude s'était incliné ; mais en passant devant Julienne il avait murmuré :

—Regardez bien ! Je serai sous le pont.

Il était revenu dans son bureau et avait posé bien en vue le travail qu'il avait fait ; puis il était parti, très décidé à ne pas rentrer après son déjeuner.

Et c'était pour voir passer mademoiselle Julienne qu'il maintenait son bateau en pleine Seine, malgré le courant qui était assez fort, et qu'il examinait tous les trains qui roulaient au-dessus de lui.

Ce fut seulement vers cinq heures qu'il distingua, à une portière, un petit mouchoir qu'agitait une très petite main ; mais il ne vit aucun visage.

—Allons ! fit-il, avec un mouvement d'humeur. Elle est décidément accompagnée par cette mademoiselle Angéline Verrier, et elle n'ose pas se montrer ! Pourquoi qu'Angéline ne

se mette pas en travers de notre rendez-vous !

Il quitta le pont du chemin de fer et se laissa aller. Au bout de quelques minutes, il abandonna le milieu du fleuve pour se rapprocher de la rive ; et, quand il fut en face d'une grille qui bordait un vaste jardin, il prit un sifflet et lança trois appels. Puis il attendit.

La mère de Julienne Fourmont était morte depuis longtemps, la jeune fille avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans le couvent où le colonel Garancier faisait élever Thérèse. Elles s'étaient aimées, tout de suite, avec cette ardeur mystique qui règne dans la plupart des couvents ; et jamais le moindre nuage n'avait assombri leur affection mutuelle. Thérèse était la plus sérieuse, malgré l'ardeur qu'elle apportait au plaisir ; Julienne était la plus capricieuse et la plus gâtée. Elle était petite, très brune, avec une foule de cheveux fous qui encadraient sa tête mutine, éclairée par des yeux noirs, pétillants de malice.

Lorsque la ruine avait frappé la famille Garancier, Julienne avait dit à son père :

—M. Claude entrera dans ton étude.

—Comment ! ce jeune écervelé, bon à rien.

—Je le veux, papa !

—Mais, c'est une folie !

—Si tu ne consens pas, je vais te faire une scène.

Le notaire avait une peur abominable des scènes de sa fille. Il aimait la vie calme, tranquille ; et, pour que son intérieur ne fût pas troublé, il consentit à prendre Claude dans son étude.

—Mais à une condition, dit-il, c'est que tu rompras complètement avec sa famille ... Tu ne peux plus avoir de relations avec des gens qui n'ont pas le son !

Julienne s'inclina ; mais elle alla voir Thérèse aussi souvent qu'elle le put ; seulement, Thérèse ne lui rendait pas ses visites, comprenant qu'elle serait mal accueillie par le notaire.

Or Julienne, ayant promis de soutenir Claude, devait forcément s'intéresser à lui. Elle demandait tous les ans à son père :

—Es-tu content de mon protégé ?

—Content ? .. Cela dépend. D'abord, il ne peut pas s'entendre avec son collègue Brigard ...

—Je comprends ça, papa. Il me déplaît absolument, ton M. Brigard !

—Brigard m'est bien précieux ; je te prie de ne pas l'attaquer, je le trouve que Claude est trop indépendant ... Il fait trop vite sa besogne ... Bref, si tu détestes Brigard, moi je n'aime pas ton M. Claude.

—Eh bien, papa, je vais te proposer un marché : je te passe ton M. Brigard, et tu me passes mon M. Claude. Vois comme je suis conciliante !

Le notaire était le premier à reconnaître les réelles qualités de Claude ; mais il ne l'aimait pas, à cause justement de sa supériorité, à cause de la sympathie qu'il inspirait à sa fille.

—Je t'assure, Julienne, que tu t'occupes beaucoup trop de ce qui se passe dans mon étude. Ce n'est pas convenable !

Alors Julienne répondait imperieusement :

—A qui est-elle ton étude ?

—A moi !

—Pardon ! Tu m'as dit toi-même, que tu étais ici maître clerc et que ma mère l'avait porté l'étude en dot.

—C'est vrai ! ... Eh bien ?

—Donc, l'étude était à mon grand-père ; donc elle était à ma mère ; donc elle est à moi ! Et j'ai bien le droit de me mêler de ce qui m'appartient.

Le notaire haussait les épaules en s'écriant :

—Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi !

Elle se mettait à rire et l'embrassait ; et, chaque année, elle faisait augmenter les appointements de Claude, de telle sorte que, quoique Brigard fût depuis beaucoup plus longtemps dans l'étude, la situation de Claude était presque aussi élevée que la sienne, Julienne entendait d'ailleurs que Claude dépassât Brigard et devint le premier collaborateur de son père. Et elle y serait déjà parvenue, si M. Fourmont, depuis trois ans, n'avait subi l'influence de cette Angéline Verrier, qu'elle détestait encore plus profondément que Brigard. Seulement, si elle attaquait Brigard bien en face, elle avait eu la finesse de ne pas se poser en adversaire de cette mystérieuse Angéline Verrier, lorsque celle-ci s'était insinuée peu à peu dans la maison de son père. Elle avait compris, depuis longtemps, qu'elle avait en elle une ennemie redoutable, qui ambitionnait de prendre la place de sa mère ; et elle était décidée à employer toutes les ruses pour empêcher l'accomplissement de ce projet, auquel elle n'osait pas s'opposer ouvertement, et dont son père, du reste, ne lui avait jamais parlé. Il se contentait de traiter Angéline avec les plus grands égards, de l'inviter sans cesse à venir chez lui ; et il lui confiait sa fille aussi souvent que Julienne le voulait bien. L'introduction de cette femme dans la maison avait produit un grand changement dans la vie de la jeune fille. Elle était toujours aussi gâtée, on accomplissait toujours ses moindres caprices ; mais elle sentait qu'elle n'était plus la maîtresse. Angéline Verrier la traitait en petite fille.

Aussi lorsqu'elles arrivèrent toutes deux à la porte de la villa de M. Fourmont, Angéline dit, du ton protecteur qu'elle affectait toujours avec elle :

—Vous allez vous occuper du jardin, des fleurs, ma chère enfant ?

Mais sans doute fit Julienne en souriant.

—Moi, je verrai ce qui peut manquer dans la villa, et je monterai à la lingerie, comme votre père m'en a priée.

Et Angéline ne descendit même pas dans le jardin, tandis que Julienne s'y précipitait en chantant. Le jardinier venait au devant d'elle ; elle lui dit :

—Tiens, Jacquet, voici dix francs. Si on m'appelle, tu feras le cri de la chouette, pour m'avertir ; et tu répondras que j'arrive.

Le jardinier, habitué aux caprices de sa jeune maîtresse, à laquelle il était absolument dévoué, s'inclina respectueusement. Déjà, Julienne arrivait au fond du jardin, et ouvrait une petite porte donnant sur la berge. Il y avait à peine quelques minutes que Claude avait lancé ses trois appels. Et debout, dans son canot, portant étatement son joli costume rayé, il attendait, donnant de temps en temps, un petit coup de rame, pour se maintenir en face de la porte, par laquelle la jeune fille allait venir. Julienne traversa la berge sans hésitation et arriva à la pente gazonnée qui bordait la Seine. Claude vint faire approcher son bateau ; mais elle l'arrêta :

—Non, non ! Nous pouvons très bien causer comme cela, dit-elle. C'est déjà bien assez compromettant pour moi !

Et elle prit un air très sévère, tandis que Claude faisait la moue. Elle s'assit sur l'herbe qui poussait très épaisse ; et le jeune homme s'assit sur la banquette de son canot.

—Ainsi, dit-il, je n'aurai même pas le plaisir de vous serrer la main ?

—Non, Monsieur, répliqua Julienne ; nous resterons comme nous sommes ! D'ailleurs, j'ai des choses sérieuses à vous dire ; et vous allez me faire le plaisir de m'écouter aussi respectueusement que si nous étions dans un salon.

—Soit ! Nous sommes dans le salon de la nature, murmura Claude d'un ton résigné.

—Pas du tout. Nous sommes sur le bord de la Seine ; et ce n'est vraiment pas un endroit convenable pour une jeune fille.

—Il est certain que, si monsieur votre père apprenait que vous m'avez donné rendez-vous, sous prétexte de venir donner des ordres à votre jardinier !

—Hein ! que dites-vous, Monsieur ? Moi, vous donner un rendez-vous ! Quelle folie ! Je traverse mon jardin, je viens me promener sur cette rive ...

—Vous entendez mes trois coups de sifflet ...

—Je n'entends qu'une chose, Monsieur, c'est que vous deveniez un peu plus raisonnable ! Et, si je consens à vous écouter, c'est dans l'espoir de vous faire changer ...

—Vous voulez que je ne vous aime plus ?

—Aimez-moi ; mais ne me le dites pas.

—A quoi cela servirait-il d'aimer une jeune fille, si on ne pouvait pas le lui dire.

—Et, si cela est dangereux, qu'elle se le laisse dire ?

Insensiblement, par de petits coups de rame, Claude avait amené son bateau près du bord.

—Comment ! s'écria Julienne, vous me désobéissez ?

—Je veux me rapprocher de vous, pour vous admirer de plus près, pour admirer vos cheveux si fins, vos yeux si noirs et votre joli petit pied, que j'examine à loisir, depuis que vous êtes venue vous asseoir devant moi ...

D'un geste instinctif, Julienne retira ce pied, qui dépassait, et le cacha sous ses jupes ; mais elle continua d'écouter :

—Oui, ma chère Julienne, si je consens à rester dans cette étude, où je reçois les rebuffades de votre père, où je suis attaqué tous les jours par ce Brigard, si je me contente d'une situation inférieure, c'est que je suis payé de tous mes ennuis lorsque je vous vois dans le cabinet, lorsque vous daignez sourire en passant devant moi. Julienne, je ne pourrai jamais être plus heureux que le jour où nous serons l'un à l'autre ...

—Ah ! voilà ! fit Julienne. C'est très bien, tout ce que vous dites là. Et je ne trouverais pas un mot à y changer ; mais les choses ne sont plus comme autrefois. Aucune pudeur ne me retient ; j'ai une joie véritable à vous dire que je vous aime au moins autant que vous m'aimez. Dans tous mes rêves de jeune fille, c'est vous que j'ai choisis pour époux ; et il y a six mois seulement que je vous ai avoué que mon âme était à vous, mais il y avait déjà bien longtemps que cet aveu était sur mes lèvres : j'espérais, chaque jour, que vous me forceriez à parler ; et, le soir, je vous étais reconnaissant de la manière respectueuse dont vous m'aimiez ... Vous n'osiez rien dire, comme moi ... Enfin, cela est passé ; j'ai eu le courage de parler la première, parce que je me sentais menacée d'un danger. Et, maintenant, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour est menacé ... Oh ! je lutterai !

—Ca va donc toujours mal ? demanda Claude avec tristesse.

—Hélas ! murmura la jeune fille. J'avais un si bel espoir : faire pour vous ce que ma mère avait fait pour mon père ! Mais aurez-vous assez de patience ?

—Vous savez que je suis prêt à tout accepter pour vous obtenir !

—Oh ! oui, je sais ! s'écria la jeune fille avec un sourire de bonheur.

—Puis son visage devint sombre ; et elle continua : — L'influence de cette femme devient chaque jour plus grande sur mon père ; et, comme elle ne sera satisfaite que lorsque vous serez parti ... Il faut rester à tout prix. J'ai besoin de vous savoir près de moi ! Promettez-moi que vous serez patient, que vous accepterez sans murmure les petites humiliations que vous fait subir M. Brigard ...

—Oh ! celui-là ! fit Claude, avec un geste de menace.

—Plus tard ! répliqua Julienne, plus tard, nous nous vengerons de lui. Le misérable !

—Le jour où vous m'en donnerez la permission, ce que je la cravacherai, cette figure de drôle !

—Oui. Mais patience ! Je suis certaine qu'il est le confident de mademoiselle Angéline, qu'il la dirige ... Je les ai surpris causant en secret ... C'est lui qui dit à mon père ce qu'Angéline n'ose pas répéter et Angéline qui se charge des commissions de Brigard pour mon père.

—Naturellement, dans ces commissions, on ne dit jamais du bien de moi ?

La phrase avait été prononcée d'un ton si naïf que Julienne éclata de rire :

—Vous serez toujours le même ! s'écria-t-elle.

—Et vous aimerez toujours ?

—Et maintenant, que je vous gronde ! N'abandonnez plus votre travail, même pour me voir en secret ; ne donnez à mon père aucun motif de se plaindre de vous ... Adieu ! Vous embrasserez votre sœur pour moi.

—Donnez-moi le baiser, pour que je lui porte.

En ce moment, le cri de la chouette traversa l'air.

VIII

OU CLAUDE EST SAUVE PAR SON AMOUR DU CANOTAGE.

Julienne se leva ; et, mettant ses deux mains sur sa bouche, elle envoya un baiser à Claude ; puis elle recommença deux fois :

—Pour Thérèse ... Pour votre mère ... Pour vous ! ...

—Quoi ! vous partez ?

—Oui, entendez !

De nouveau, le cri de la chouette leur arriva :

—C'est le signal de Jacquet. Il est convenu qu'il doit le lancer, si on me cherche.

—Sans doute Angéline qui vous espionne ?

Oui, adieu ! Il ne faut pas qu'elle puisse raconter à mon père qu'elle m'a vue avec vous ! Adieu ! courage ! et nous vaincrons ! Je vous le jure !

—Je vous adore ! s'écria Claude en lui envoyant un dernier salut.

A suivre.